

SOCIÉTÉ DES HISTORIENS MÉDIÉVISTES
DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

L'HISTOIRE MÉDIÉVALE EN FRANCE

BILAN ET PERSPECTIVES

PRÉFACE DE
GEORGES DUBY

TEXTES RÉUNIS PAR
MICHEL BALARD

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

2. Adriaan Verhulst

Pour son 20^e congrès, tenu à Paris du 1^{er} au 4 juin 1989, la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur avait choisi comme thème « L'histoire médiévale en France depuis vingt ans (1969-1989). Bilan et perspectives. »

Ce thème a été traité sous la forme de vingt rapports consacrés chacun à un secteur de l'histoire médiévale et dont les principaux étaient : les sciences auxiliaires et l'informatique, l'histoire des villes et des campagnes, ainsi que les structures de l'économie et de la société, l'histoire politique et institutionnelle, l'histoire de l'Eglise et de la vie religieuse, l'histoire intellectuelle et de la littérature, l'archéologie, l'histoire de l'art, l'anthropologie historique, le haut Moyen Age, Byzance, l'Islam, l'Italie médiévale, la péninsule Ibérique, l'Angleterre, l'Europe centrale, septentrionale et orientale.

Ce tableau fort large, et même un peu indigeste pour être présenté en trois jours, fut brossé, selon le goût et la personnalité des rapporteurs, qui étaient souvent le porte-parole d'un groupe de chercheurs, tantôt à grands traits, avec indication des grandes tendances de l'historiographie et sans trop de références bibliographiques, tantôt avec citations de noms et de titres d'ouvrages, difficiles à suivre au cours d'un exposé oral. On sera en tout cas heureux de voir imprimée dans un ou deux ans, si la Société des médiévistes maintient le rythme avec lequel elle est parvenue à publier la plupart des rapports de ses dix-neuf congrès depuis

1970, cette précieuse bibliographie qui témoigne, comme le 20^e congrès lui-même, de la qualité et de la vitalité de la science historique française dans le domaine de l'histoire médiévale.

En attendant cette publication, l'observateur étranger mais voisin de la France, que nous avons eu le privilège d'être pendant trois jours à l'invitation de la Société des médiévistes, peut déjà donner, comme je l'ai fait lors du congrès au cours de quelques brèves interventions, non pas un compte rendu complet et objectif des travaux du congrès, mais seulement quelques impressions personnelles et, inévitablement, parfois subjectives à propos de l'historiographie sur le Moyen Age en France.

Ces impressions sont d'ailleurs confirmées par les observations générales des rapporteurs eux-mêmes, dont la plupart avaient travaillé en groupe par secteur de l'histoire, ainsi que par les tendances générales qui s'étaient dégagées, avant le congrès lorsque, en vue de celui-ci, nous avions dressé pour nous-mêmes une bibliographie sommaire de la production historique française dans le domaine du Moyen Age.

On n'étonnera personne en commençant par dire qu'il y a des secteurs forts et des secteurs faibles, qui ne correspondent pas toujours à ceux d'une période précédente.

Dans le domaine de l'érudition, par exemple, c'est-à-dire de l'édition de textes et des sciences auxiliaires, le bilan est plutôt négatif, à quelques exceptions près, comme l'épigraphie, la codicologie ou la sigillographie. Dans plusieurs secteurs de ce large domaine les rapporteurs eux-mêmes ont qualifié la situation de dramatique, notamment dans le secteur de la publication de textes diplomatiques (actes épiscopaux, comptes urbains, censiers), de la numismatique et de l'onomastique, quelques travaux de personnalités isolées mis à part (J. Vezin, J. Lafaurie, B. Delmaire). Même l'application de l'informatique, dont les perspectives sont bonnes, mais dont les réalisations sont encore très modestes et éparpillées (par exemple en prosopographie), n'a pas encore, malgré les efforts de l'Institut de recherche et d'histoire des textes sous la direction de M^{me} L. Fossier, remédié à cette situation, comme c'est déjà le cas en Belgique grâce à CETEDOC et à la collaboration entre cet organisme et la Commission royale d'histoire.

A certains égards cette situation est peut-être due au manque de moyens financiers, notamment dans le domaine de l'édition de textes, comme il a été dit au congrès par certains, mais certainement aussi, comme il a été constaté unanimement par celui-ci, au fait que les sciences auxiliaires, cantonnées dans l'Ecole des chartes, sont presque absentes du programme des cours d'histoire des universités françaises, contrairement à ce qui se passe dans les pays voisins de la France.

Cette situation a sans doute des répercussions dans d'autres domaines et explique par exemple la désaffection dont souffrent l'histoire du haut Moyen Age (malgré quelques thèses brillantes d'histoire régionale) et même celle des XI^e, XII^e, XIII^e siècles (malgré la commémoration de Philippe Auguste), l'histoire des villes (dont le genre, cultivé encore principalement dans le cadre de grandes collections de certaines maisons d'édition, s'essouffle, a-t-on dit, et dont la problématique est restée celle du XIX^e siècle) et l'histoire économique en général, même celle des campagnes, si florissante jadis en France.

L'intérêt des médiévistes français s'est visiblement déplacé — dans presque tous les secteurs et périodes — vers l'histoire sociale au sens très large, dont l'importance — certainement du point de vue quantitatif —, le dynamisme et l'ouverture aux apports d'autres sciences humaines, comme l'anthropologie, la sociologie, la psychologie et même la philosophie et la théologie, ont été unanimement reconnus par le congrès. L'histoire sociale, qui renouvelle même l'histoire politique et événementielle en orientant celle-ci vers la biographie et la prosopographie dans une perspective de longue durée, constitue sans aucun doute, au sein de la science historique française, aussi bien pour la période médiévale que pour toute autre période d'ailleurs, le domaine dont l'originalité et l'expansion sont en avance ou en tout cas à la pointe du progrès de l'historiographie européenne. L'explication de ce phénomène n'est pas facile : la renommée d'historiens célèbres comme G. Duby ou J. Le Goff et l'audience de la revue des *Annales* ne suffisent pas à l'expliquer. L'engouement pour le marxisme et le quantitatif, pendant les années cinquante et soixante, a sans doute engendré une réaction en sens inverse. Celle-ci ne renie cependant pas complètement l'apport des

enthousiasmes de l'après-guerre, car il se traduit aujourd'hui non seulement dans le maintien du haut niveau de la démographie historique en France, mais aussi et surtout par l'intérêt pour l'homme comme être social et mental, surtout dans ses relations avec les autres (famille, clan) et avec la société, dans sa marginalité, ainsi que dans sa mentalité et sa spiritualité. Influencée aussi par une certaine philosophie (J. Lacan, M. Foucault) et prenant souvent des allures « littéraires », cette histoire sociale au sens très large se manifeste avec vigueur dans l'histoire anthropologique, c'est-à-dire dans celle des comportements et des attitudes (vis-à-vis de la famille, du corps humain, du sacré, etc.), ainsi que dans l'histoire de la vie religieuse, qui s'y apparente très fort (attitudes face à et autour de la mort, religion populaire et piété) et qui a relégué à l'arrière-plan l'histoire de l'Eglise comme institution (Papauté, évêques, clergé séculier et régulier). Cette histoire sociale au sens large a même envahi l'histoire intellectuelle, à laquelle un rapport était consacré et qui étudie désormais aussi les aspects sociaux de la vie des intellectuels du Moyen Age et des universités. L'influence d'autres disciplines se fait également sentir dans l'histoire de la littérature médiévale, où la réflexion critique s'inspire aujourd'hui largement de la psychanalyse, du structuralisme et de l'anthropologie, ce qui contribue sans doute à la qualité et surtout au succès de ce secteur également englobé, à juste titre d'ailleurs, dans le panorama du congrès. La même observation vaut dans une certaine mesure pour l'histoire de l'art médiéval qui, bien que cherchant souvent sa voie entre l'érudition d'une part et la vulgarisation des éditions de luxe de l'autre, se détourne de sa longue tradition, en délaissant l'étude du style et des formes, pour s'orienter vers les aspects sociaux et mentaux de l'art — surtout roman — où elle étudie non seulement à travers l'iconographie la culture populaire, mais aussi, à l'aide de l'archéologie, le cadre de vie, châteaux, mobilier, etc. L'archéologie médiévale est d'ailleurs apparue tout au long de ce 20^e congrès l'un des espoirs de la médiévistique française. A côté de ce qu'elle ouvre comme perspectives à une histoire de l'art moins monumentale, elle est, non pas comme science auxiliaire, mais comme science totalement autonome, déjà en train de

donner un nouvel élan à l'histoire rurale et à l'histoire écologique, comme certains appellent désormais la géographie historique (histoire du paysage et du peuplement), un peu délaissée ces derniers temps dans la France de Vidal de La Blache, L. Febvre et M. Bloch !

La science historique française, et celle du Moyen Age en particulier, a pendant les dernières décennies, non seulement donné à l'historiographie européenne ses plus grands noms et ses plus brillantes réalisations dans le cadre d'une histoire nationale, mais elle a aussi, par quelques-uns de ses érudits les plus sérieux, contribué de façon originale et stimulante à l'histoire médiévale de l'Italie et de la péninsule Ibérique ainsi qu'à celle de Byzance et de l'Islam, justifiant ainsi les rapports particuliers qui ont été présentés pendant la dernière journée de ce 20^e congrès des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur, dont on peut dire qu'il fut immense, tant par son contenu que par le nombre de ses participants (environ deux cents).